

publier, il fera ses premières percées dans la critique à la fin des années 1830, dans une précarité qui continue, avec plus de bas que de hauts, jusqu'à son fameux retour à la foi en 1847. C'est dans la décennie 1850-60 que sa réputation – de polémiste surtout – s'établit enfin, avec des écrits à forte tonalité pamphlétaire. Également proche du Second Empire, il trouve cependant que sa rigidité idéologique ne lui rend guère service lorsque Napoléon III se découvre des tentations libérales. Mais sa position se renforce néanmoins, sa présence médiatique augmente, et chez lui, comme chez Gautier, « la collaboration critique [sert] de tremplin à la production littéraire » (110). C'est que tout le monde n'a pas, comme Dumas, l'énergie ou l'égoïsme nécessaires pour créer ses propres journaux... Doué désormais d'une renommée solide de provocateur à la plume acérée, Barbey s'aperçoit lui aussi que l'activité critique risque de phagocyter sa création littéraire. Mais s'il est obligé de faire de la critique sa première activité, il s'efforcera de l'ennoblir en la recueillant en volume. Et ce sera, à partir de 1860, *Les Œuvres et les Hommes*. La véritable consécration, dans son cas, devra attendre les deux dernières décennies de sa vie. Il devient alors notamment une colonne portante du *Constitutionnel*, où il marche sur les pas de Sainte-Beuve. Mais c'est enfin l'écrivain qui émerge, surtout après le scandale des *Diaboliques* et l'assomption de leur auteur au rôle de saint-patron des décadents.

Au-delà d'un très utile rappel des particularités, des ressemblances et des différences du parcours de ces trois écrivains centraux du dix-neuvième siècle, qui ont « oscillé entre servage et liberté » (510), l'ouvrage de Julie Anselmini analyse avec finesse et précision les interactions complexes de la critique et de la création, ces deux univers parallèles qui se croisent de plus en plus souvent, arrivant par moments à se confondre, dans ce moment historique qui voit le développement de la culture médiatique aujourd'hui régnante. L'antagonisme entre idéalisme artistique et besoins très concrets de l'existence, entre rêves de célébrité littéraire et basses réalités du monde de l'édition, se conjugue parfois de manières surprenantes. Ces trois cas de figure, parfaitement fascinants, permettent à l'auteur de formuler des hypothèses et de révéler des mécanismes qui dépassent leur situation particulière et éclairent avec verve et précision la figure ambiguë et si moderne de l'écrivain-critique. Ce livre est un ouvrage rigoureux, qui se lit aisément et avec plaisir et devrait trouver sa place dans toutes les bibliothèques universitaires.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Bernard, Claudie. *Le passé recomposé. Le roman historique français du XIXe siècle*. Paris : Classiques Garnier, 2020. 614 p.

Bernard, Claudie. *Si l'Histoire m'était contée... Le roman historique de Vigny à Rosny aîné*. Paris : Classiques Garnier, 2021. 373 p.

À vingt-cinq ans de distance de sa première édition, originalement parue chez Hachette en 1996, Claudie Bernard propose une nouvelle version de son œuvre essentielle sur le roman historique de la grande époque, celle qui a vu la naissance de l'historiographie et le foisonnement formidable de narrations historiques provoqué par le romantisme. Ce n'est pas tant une édition revue et corrigée qui est offerte ici, qu'une refonte et un enrichissement de ce premier travail, qui avait déjà fait date – enrichissement considérable et refonte fort importante.

Peu de genres littéraires ont provoqué davantage de débats et fait couler autant d'encre que le roman historique, ce genre estimé dès sa naissance bâtard, accueilli avec méfiance, accusé de tous les crimes, dont principalement celui de déformer la réalité, d'être l'otage de l'idéologie, de modifier le passé pour lui faire servir des causes ou des projets très contemporains, ou pire encore, pour en faire un divertissement léger. Depuis la fin du

romantisme (qui n'est jamais vraiment mort, surtout dans le domaine multiforme de la narration populaire, où le roman historique, de nos jours, domine au niveau mondial), il s'est trouvé des critiques illustres qui se sont penchés sur les particularités et les valeurs respectives de la narration historique romanesque dans ses rapports à l'historiographie : Maigron, Lukacs, Molino et bien d'autres ont eu le projet de raconter et d'analyser l'essor du roman historique et les techniques qu'il met en œuvre, non sans des aprioris idéologiques parfois encombrants. D'autres auteurs plus récents ont fourni des mises à jour de ces travaux, des restructurations du panthéon abondant des romanciers ayant œuvré dans le domaine, de nouveaux arbres généalogiques, partant tous du tronc commun de Walter Scott pour ensuite se répandre en branches nombreuses et variées, de grosseur inégale selon le degré de reconnaissance institutionnelle des auteurs qu'on y perche. Claudie Bernard, dans son étude, fournit peut-être le parcours le plus clairement indiqué et abondamment fléché de ceux qui se sont essayés à cet exercice périlleux, nourri d'une connaissance intime du domaine qui ressort à chaque page, soutenue par tout un foisonnement de références et de renvois. Cet ouvrage, qui offre des analyses et des réflexions théoriques d'une grande rigueur, est aussi une vaste encyclopédie du genre, considéré dans toute son extension. Extension qui va au-delà des terrains habituellement explorés pour inclure dans l'Olympe des romanciers historiques des écrivains tel Vallès, habituellement considéré plutôt comme un chroniqueur de son époque que comme un explorateur du temps jadis, et ici restitué dans la complexité de sa démarche, qui poursuit une histoire en devenir. Surtout, en fin de compte, le volume explore « les passés pluriels sur lesquels s'édifie notre contemporain » (535) et propose un discours solidement articulé et clairement présenté.

L'ouvrage est organisé en trois parties. La première, « Histoire et roman historique », pose les bases de la comparaison, rappelle l'émergence de l'historiographie, l'utilisation de l'Histoire à l'école, les débuts de la réflexion sur ce nouveau genre, l'émergence et l'importance de son premier praticien, la question de la différence entre vérité et vraisemblance et encore bien des choses. L'histoire comme entreprise idéalement totalisante s'oppose alors au roman comme multiplication parcellaire de représentations indépendantes détachées les unes des autres, même lorsqu'elles traitent de sujets identiques. Entre *facta* et *facta* s'étend une distance difficilement mesurable mais bien réelle.

La deuxième, « L'Histoire dans le roman historique », fait le tour des « astuces » de la représentation des faits du passé : la fameuse « couleur locale » – la couleur des temps que les écrivains s'efforcent de retrouver –, le point de vue des personnages (grands hommes muets ou trop bavards et personnages romanesques inventés), le clivage problématique entre la sphère publique et la sphère privée et la position parfois équivoque du narrateur.

La troisième, « Le roman historique dans son Histoire », rappelle l'ombre inévitable et par moments obsédante du présent sur l'Histoire, retraçant les fortunes du roman national, construction volontiers mythique d'une patrie, voulant indiquer le chemin du perfectionnement de l'humain ou de la race. On y disserte de grands récits téléologiques ou, les prenant à rebours, de narrations de la décadence. Mais aussi du roman d'anticipation (« le passé du futur ») qui met la question de l'évolution au centre de ses préoccupations, et de son parent proche le roman préhistorique (y compris dans ses formes hybrides, comme le roman *Les Xipéhuz* de Rosny aîné). Il y a tout autant parenté que différence entre Histoire et mémoire, entre Clio et Mnémosyne, et plus d'un rapprochement possible entre les discours qui traitent des monuments et ceux qui se penchent sur les ruines.

L'Épilogue (« Le roman historique contemporain »), particulièrement stimulant, propose, en plus d'une discussion d'œuvres récentes, des réflexions éminemment pertinentes sur la perception et l'utilisation de l'Histoire dans nos sociétés contemporaines, et la confusion qui peut s'établir (et qui s'établit de plus en plus souvent) entre Histoire et

mémoire : « Volontiers victime, la mémoire exige des repentances, au lieu que l'Histoire réfrène son jugement » (539). Cela, bien sûr, quand on lui permet de le réfréner...

Bel exemple de profonde érudition mise au service d'un projet analytique rigoureux, cet ouvrage peut revendiquer une place de premier plan dans les études sur le roman historique français et sera d'une grande utilité pour les chercheurs comme pour les étudiants. Voilà donc une initiative de (ré-)édition fort bienvenue, rendue encore plus attrayante par l'ajout, entre autres choses, d'un Index des noms, toujours fort utile et qui manquait à la première édition.

À ce volume, Claudie Bernard a fait suivre l'année d'après une nouvelle étude, *Si l'Histoire m'était contée... Le roman historique de Vigny à Rosny aîné*, qui constitue de fait la suite logique, l'extension, en termes de détail et d'approfondissement, de nombre d'intuitions ou d'analyses proposées dans le premier livre. Les auteurs qui y sont étudiés – Vigny, Mérimée, Nodier, Balzac, Stendhal, Barbey, Dumas, Gobineau, Gautier, Bourges, Vallès, Rosny, d'Ormesson – avaient déjà fait l'objet de mentions ou d'analyses plus ou moins concises dans le volume précédent. Ici, dix chapitres fournissent les études de cas concrets nécessaires pour mettre à l'épreuve des textes les théories proposées dans *Le Passé recomposé*. Le tout sur la base d'une définition à la fois succincte et précise du roman historique qui balise fort adéquatement le terrain : « une *histoire* fictionnelle qui traite d'Histoire factuelle, ou plus précisément d'*Histoire* passée, par ma médiation de l'*Histoire*-discours ou historiographie, dans le contexte de son *Histoire* contemporaine » (10).

Les diverses analyses intéresseront à des degrés également divers le lecteur en fonction de ses sympathies littéraires et de ses préférences. Nous ne pouvons nous empêcher d'accueillir avec plaisir le chapitre, riche et fouillé, consacré à l'un des auteurs les plus originaux et en même temps les plus ignorés de la fin du dix-neuvième siècle : ce Rosny aîné à qui l'on doit de formidables descentes dans un passé sans repères dans ses romans préhistoriques, à l'enseigne de « ce paradoxe [...] que tout passé est à la fois vieux et jeune » (310). Entre *La Guerre du feu* et *Les Xipéhuz* on découvre comment le passé le plus lointain et l'avenir le moins probable peuvent se croiser dans la fiction à la lumière des théories scientifiques contemporaines, que Rosny, esprit curieux à l'extrême, suivait et parfois devançait.

Et pour parler du grand romancier historique populaire par excellence, Dumas père, Claudie Bernard choisit l'un de ses romans les plus mélancoliques, où l'inéluctabilité de l'Histoire pèse encore plus lourdement qu'ailleurs sur les épaules des personnages : *Le Chevalier de Maison-Rouge*, histoire d'une série de tentatives avortées de sauver la reine Marie-Antoinette de la guillotine. On y aura droit, notamment, à une belle discussion des rapports problématiques que l'Histoire entretient avec l'aventure, lorsqu'on sait par avance, comme dans ce roman, que les efforts nombreux et vaillants du héros sont destinés à l'échec.

Ces deux volumes, qui n'en font au fond idéalement qu'un seul en deux parties, proposent un discours suivi, logique et bien argumenté, fondé sur de vastes connaissances et clairement présenté qui donne au roman historique, ce genre souvent injustement déprécié, toute la place qu'il mérite dans le panorama de la littérature du dix-neuvième siècle.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University
